

AU LOIN

HERNÁN DÍAZ

AU LOIN

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Barbaste



VOIR DE PRÈS

TITRE ORIGINAL : *In the Distance*

© 2017, Hernan Diaz

Première publication aux États-Unis
par Coffee House Press

© 2018, Éditions Delcourt pour la traduction française

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-184-7

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Anne et Elsa

Le trou, une étoile brisée sur la glace, était la seule interruption sur la plaine blanche qui se fondait dans le ciel blanc. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un souffle de vie, pas le moindre son.

Une paire de mains émergea de l'eau et chercha à l'aveugle les parois intérieures du trou anguleux. Les doigts tâtonnèrent le long des épaisses falaises glacées de ce canyon miniature, remontèrent jusqu'aux bords enneigés ; s'y agrippèrent. Une tête apparut. Le baigneur ouvrit les yeux et regarda l'immensité sans relief ni

horizon face à lui. Ses longs cheveux blancs, sa longue barbe blanche étaient entremêlés de fils couleur paille. Il ne manifestait aucune agitation. S'il haletait, son souffle demeurait invisible sur cette toile de fond incolore. Il cala ses coudes et le haut du buste sur le mince manteau de neige, puis tourna la tête.

Une douzaine d'hommes l'observaient depuis le pont de la goélette prise dans les glaces quelques mètres plus loin ; vêtus de fourrures ou de cirés, tous avaient la peau gercée sous leur barbe. L'un d'eux lui cria à tue-tête des mots qui suscitèrent des rires mais dont le baigneur ne perçut qu'un murmure indistinct. Il souffla énergiquement sur une goutte qui pendait au bout de son nez. Comparés à la précision et à la réalité de ces panaches de condensation (de la neige qui crissait sous ses coudes et de l'eau qui affleurait à la surface du trou), les sons en provenance du bateau, assourdis et confus, semblaient filtrer d'un rêve. Ignorant les cris de l'équipage, l'homme se tourna face à ce néant blanc dans lequel ses mains, cramponnées aux bords du trou, étaient l'unique signe de vie.

Il se hissa sur la banquise et ramassa le piolet qui lui avait servi à briser la glace. Indifférent à sa nudité mais ébloui par l'intense luminosité de ce ciel sans soleil, il marqua un temps d'arrêt et plissa les paupières. On aurait dit un vieux Christ musclé.

Il essuya son front d'un revers de main et se pencha pour ramasser son fusil. Ses proportions monumentales, jusque-là imperceptibles dans l'immensité blanche, se révélèrent d'un coup. Le fusil, qu'il tenait par l'extrémité du canon, ne semblait guère plus grand qu'un jouet et la crosse ne touchait pas le sol. À l'aune du fusil, le piolet calé sur son épaule s'avérait un véritable pic à glace. L'homme nu était aussi colossal que pouvait l'être un humain.

Il embrassa du regard le chemin d'empreintes qu'il avait laissées en partant à son bain glacé et le remonta pour retourner au bateau.

Une semaine plus tôt, faisant fi de l'avis de la majorité de son équipage et de celui de certains passagers qui n'avaient pas mâché leurs mots, le jeune et inexpérimenté capitaine de l'*Impeccable* s'était engagé dans un détroit

où dérivait des blocs de glace qu'une tempête de neige, suivie d'une sévère vague de froid, avait agglomérés. La goélette s'était retrouvée piégée. Comme on était début avril, la tempête n'avait pas vraiment interrompu la fonte des neiges amorcée quelques semaines plus tôt, et la situation n'entraînait pas pires avanies qu'un strict rationnement des provisions, l'exaspération d'un équipage désœuvré, le mécontentement d'une poignée de prospecteurs, l'inquiétude d'un représentant de la San Francisco Cooling Company – et, pour le capitaine Whistler, une réputation en ruine : l'arrivée du printemps, qui certes libérerait son bateau, mettrait également en péril le bon déroulement de sa mission. Après avoir fait le plein de saumons et de fourrures en Alaska, l'*Impeccable* serait ensuite affrété par la Cooling Company pour convoier de la glace jusqu'à San Francisco, les îles Sandwich, voire la Chine et le Japon. Ses passagers, en majorité des chercheurs d'or, payaient leur traversée en échange de leur labeur. S'attaquant aux glaciers à coups de dynamite et de masse, ils détachaient de gros blocs, qu'ils acheminaient

à bord et stockaient sur de la paille dans la cale tapissée de peaux et de bâches. Conjuguée au réchauffement des eaux, cette piètre isolation entraînerait forcément une déperdition de la cargaison quand viendrait l'heure de remettre le cap au sud. Un passager avait fait remarquer qu'un bateau à glace prisonnier des glaces, c'était tout de même pas banal. Personne n'avait ri, ni mentionné à nouveau cette ironie.

Le baigneur aurait été encore plus grand s'il n'avait eu à ce point les jambes arquées. Buste projeté en avant, il se dirigeait vers le bateau en roulant lentement des épaules pour asseoir son équilibre et en prenant appui sur la tranche extérieure des pieds, comme s'il marchait sur des cailloux aiguisés. Le fusil en bandoulière dans le dos, le piolet dans sa main gauche, il escalada la coque en trois mouvements habiles et se hissa par-dessus le bastingage.

Sur le pont, le silence s'était fait ; tous ceux qui s'y trouvaient affectèrent de regarder ailleurs, sans pouvoir s'empêcher de reluquer l'homme nu du coin de l'œil. Bien que sa couverture se trouvât à l'endroit où il l'avait laissée, quelques

pas plus loin, il resta planté là, à contempler un point au-delà du pavois, au-dessus des têtes, aussi indifférent à l'eau qui gelait lentement sur sa peau qu'à la présence de spectateurs. Lui seul, à bord, avait les cheveux blancs. Son corps, quoique émacié et flétri, restait étonnamment musclé et robuste. Finalement, il s'enveloppa dans sa couverture artisanale qui l'encapuchonnait comme un moine, marcha jusqu'à l'écoutille et disparut sous le pont.

« Alors vous soutenez que c'est lui, le Hawk¹ ? lança un des prospecteurs. Ce canard mouillé ? » Il cracha par-dessus bord et éclata de rire.

La plaisanterie, loin de provoquer l'hilarité générale comme du temps où l'imposant baigneur se trouvait encore sur la banquise, ne suscita que des gloussements épars. La plupart des hommes firent mine de ne pas l'avoir entendue et de ne pas avoir remarqué le crachat.

1. *Hawk*, en anglais, désigne le faucon. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

« Allons, viens, Munro, implora un des compagnons du plaisantin en le tirant gentiment par le bras.

— Eh bien quoi ? Il marche comme un canard ! insista Munro en gesticulant pour chasser la main de son ami. Coin-coin, fait le canard jaune ! Coin-coin ! » chantonna-t-il en se dandinant pour imiter la démarche du baigneur.

Cette fois, seuls deux prospecteurs ricanèrent dans leur barbe et le restant s'employa à marquer ses distances d'avec le pitre. Quelques-uns gagnèrent la poupe pour se rassembler autour du feu mourant que d'autres passagers avaient essayé d'entretenir. Au début de leur mésaventure, le capitaine Whistler avait interdit les feux à bord, mais dès lors qu'il était devenu évident que le bateau resterait un bon moment prisonnier des glaces, le skipper humilié n'avait plus guère d'autorité pour faire respecter cette interdiction. Les passagers les plus âgés appartenaient à un groupe de prospecteurs qui s'en retournaient aux mines qu'ils avaient été contraints d'abandonner en septembre, quand la terre avait commencé à devenir dure comme de la

pierre. Le benjamin, le seul homme imberbe à bord, n'avait sans doute pas plus de quinze ans. Il projetait de rejoindre un autre groupe de chercheurs d'or qui espéraient pousser encore plus au nord. L'Alaska était un territoire neuf et les rumeurs allaient bon train.

Des éclats de voix résonnèrent à la proue. Munro avait empoigné un maigrichon par le cou et brandissait une bouteille dans l'autre main.

« Mr. Bartlett ici présent a aimablement offert une tournée générale, annonça Munro tandis que l'intéressé grimaçait de douleur. Sur sa réserve personnelle. »

Munro avala une rasade, libéra sa victime et fit circuler la bouteille.

« C'est vrai ? demanda le garçon en se tournant vers ses compagnons. Ces histoires qu'on raconte sur le Hawk, elles sont vraies ?

— Lesquelles ? demanda en retour un des prospecteurs. Celle de ces Frères qu'il a battus à mort ? Ou celle de l'ours noir dans la sierra ?

— Le lion, tu veux dire, corrigea un homme édenté. C'était un lion. Il l'a tué à mains nues.

— Il était un chef, autrefois, dans les Nations, intervint un homme en redingote râpée, qui se tenait à l'écart mais écoutait leur conversation, c'est là-bas qu'ils l'ont baptisé comme ça. »

La conversation attira petit à petit l'attention d'autres hommes éparpillés sur le pont et tous ou presque vinrent rejoindre le groupe réuni autour du feu. Chacun avait une histoire à raconter.

« L'Union lui a offert son propre territoire, comme un État, avec ses propres lois et tout et tout. Uniquement pour qu'il reste dans son coin.

— S'il marche bizarrement, c'est parce qu'on lui a brûlé la plante des pieds au fer rouge.

— Il a une armée de troglodytes, dans les canyons, qui attend son retour.

— Sa bande l'a trahi, et il les a tous tués. »

Les histoires se multipliaient et plusieurs conversations dont le volume allait s'amplifiant avec la hardiesse et l'extravagance des actions narrées ne tardèrent pas à s'entrecroiser.

« Balivernes ! » éructa Munro en approchant du groupe. L'homme était ivre. « Rien que des balivernes ! Mais regardez-le donc, ce vieux